

## **INTER ET INTRA TEXTE DANS NUIT RHÉNANE D'APOLLINAIRE**

**Alexandrina MUSTĂȚEA**  
alexandrinamustatea@yahoo.com  
**Université de Pitesti, Roumanie**

### **Résumé**

*Le poème Nuit rhénane est illustratif pour l'inspiration allemande du poète, qui construit son texte en se servant des légendes germaniques, sans se rapporter précisément à aucune d'entre elles ; il en recrée le cadre fantastique et en emprunte les personnages féminins sous leur forme générique, non particularisée. Les poètes romantiques allemands semblent y avoir laissé leurs traces aussi. Il s'agit d'un intertexte flou, diffus, présent cependant dans la structure même du poème. D'autres suggestions intertextuelles, tout aussi diffuses, sont liées à l'image des fleuves de l'enfer et de leurs figures mythiques de premier ou de second degré, c'est-à-dire renvoyant à la source mythique première – la mythologie grecque, ou à des hypertextes qui s'en revendiquent. Le texte renferme également des thèmes et des motifs spécifiques à la poésie d'Apollinaire, s'inscrivant dans une sorte d'intra texte du recueil Alcools et se constituant en marques d'une poétique/poïétique qui valorise de manière moderne toute une tradition littéraire.*

*Notre analyse se propose de poursuivre la manière dont le poète intègre tous ces éléments dans son texte, pour en faire un poème tout à fait personnel.*

*Mots-clés : légende, diffus, réel, fantastique, motif, suggestion*

Nuit rhénane

*Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme  
Ecoutez la chanson lente d'un batelier  
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes  
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds*

*Debout chantez plus haut en dansant une ronde  
Que je n'entende plus le chant du batelier  
Et mettez près de moi toutes les filles blondes  
Au regard immobile aux nattes repliées*

*Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent  
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter  
La voix chante toujours à en râle-mourir  
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été*

*Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire*

Ce poème du cycle *Rhénanes*, est illustratif pour l'inspiration allemande du poète, mélange de légendes germaniques et de souvenirs

d'Annie Playden, la jeune gouvernante anglaise dont il tombe amoureux lors de son séjour d'un an chez la vicomtesse de Milhau, engagé comme précepteur de français de sa fille.

Le poème semble relater une nuit d'ivresse au bord du Rhin. L'âme tourmentée du poète cherche refuge dans l'alcool, afin d'oublier son amour malheureux. Mais tout y est contre l'oubli : l'alcool, la nuit, le fleuve, le chant du batelier sont là pour le faire plonger dans la légende qui associe amour et mort, image en miroir déformant de sa propre histoire. Car au lieu de l'apaiser, le vin augmente la souffrance jusqu'au paroxysme et produit une vision hallucinatoire du monde. L'écriture vient lui donner forme et substance.

Le motif du verre ouvre et clôt le poème, entre le premier et le dernier vers s'inscrivant l'effort du moi d'échapper au pouvoir ensorceleur des filles de l'eau, image multipliée et intensifiée de la femme aimée. Le lecteur est posé comme un des possibles convives du poète, impliqué(s) par les injonctions *debout, écoutez, chantez, mettez*, qui invitent à une participation active à la tentative de celui-ci de se libérer de sous le charme des ondines.

Le poème avance par des reprises obsédantes, en cercle, qui vont jusqu'à la paraphrase de la première strophe par la troisième. Ainsi, le « vin trembleur comme une flamme » a son correspondant dans « l'or des nuits » qui « tombe en tremblant », les « sept femmes » aux « cheveux verts » rencontrent « les fées aux cheveux verts », « la chanson lente d'un batelier » continue par *la voix* qui « chante toujours à en râle-mourir ». Le *vin* et l'eau se confondent, *le Rhin* étant lui-même *ivre*.

Mais chaque strophe a pourtant son identité et sa charge sémantique, ses connotations propres.

La première mélange deux plans parallèles : le réel et le fantastique, le poète oscillant entre les deux, l'élément médiateur étant le chant, donc le Logos<sup>1</sup>.

Le verre de vin, le fleuve, le batelier et sa chanson dessinent un tableau vraisemblable, légèrement inquiétant, par la qualité particulière du vin – « trembleur comme une flamme », qui paraît annoncer le glissement vers la légende.

Double de l'eau du fleuve, le *vin trembleur* en suggère le mouvement et le réflexe des couleurs au crépuscule – *comme une flamme*. L'eau courante se charge chez Apollinaire de connotations dysphoriques, à mettre en rapport avec la fuite irréversible du temps (voir, par exemple, *Le*

---

<sup>1</sup> Cf. Groupe  $\mu$ , *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Paris, Seuil, 1990

*Pont Mirabeau*), annonciatrice de la mort de l'amour, forme sublimée de la mort elle-même. Le Rhin reçoit ainsi valeur de fleuve de la mort et de l'oubli, sorte de Léthé vert charriant les amours défuntes du poète et rappelant les *Spleen* baudelairiens.

Le *vin* fait trembler la main qui tient le verre, suggérant le balancement physique de celui qui a bu, mais aussi la confusion de l'esprit en proie à l'alcool. *Trembleur* renvoie également au balancement du liquide dans le verre, double du mouvement des flots du fleuve.

Le poème valorise tous les sèmes du terme *flamme* – chaleur, lumière, couleur, mouvement, exploitant également son sens figuré, celui de passion amoureuse, véhiculé par la tradition littéraire. On pourrait y lire une allusion du poète à sa propre passion, la seule d'ailleurs le long du parcours textuel. La figure de la bien aimée est la grande absente du poème, qui parle de *fées* et de leur doubles du monde humain, les « filles blondes ». Aussi l'amour y apparaît-il sublimé, caché derrière les images fantasques de ces figures féminines étranges et dangereuses, mis sous le signe du charme auquel on ne peut échapper.

Comme nous le disions plus haut, le passage vers le fantastique se fait par l'intermédiaire du chant, image textuelle du Logos dominateur, tout puissant, générateur d'univers. Le batelier raconte en chantant « avoir vu sous la lune sept femmes / Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds ». Il ne s'agit pas d'une chanson relatant une légende, mais de l'histoire de ce qu'avait vu le batelier. Le fantastique surgit dans le réel avec tous ses éléments spécifiques : la nuit, la lune, le chiffre sept, les femmes aux longs cheveux verts, êtres irréels, issus du fleuve, s'identifiant à lui par le mouvement de leur chevelure couleur de l'eau. Elles rappellent les *nageurs morts* de *La Chanson du Mal-Aimé*.

La strophe centrale contient l'exhortation du poète adressée à ses convives de rompre le charme provoqué par le chant du batelier, qui le fait plonger en pleine détresse. Aussi leur demande-t-il de « chanter plus haut » et de danser *une ronde* pour couvrir la voix enchanteresse, de l'entourer de « toutes les filles blondes » réelles, bien rangées, normales jusqu'à la banalité – « au regard immobile aux nattes repliées », pour le détourner de la tentation de se laisser succomber au charme des *fées*. Autrement dit il invoque l'épanchement du réel dans le mythe et le rêve, allant à l'encontre de la tradition littéraire de souche romantique, qui fait du rêve un refuge contre la réalité décevante. Ici, comme dans la littérature fantastique en général, le réel est posé comme étant rassurant, offrant des repères pour l'âme désorientée, en proie à l'angoisse.

Ce qui est intéressant c'est que le moi poétique craint non pas tant le pouvoir magique des filles de l'eau, mais celui du chant du batelier

racontant leur histoire. Il est fasciné par ce chant, par sa force incantatoire première, celle qui est capable de faire surgir du néant des objets et des êtres réels. La preuve en est l'insistance avec laquelle il revient sur le chant dans chacune des strophes du poème : « Ecoutez la chanson lente d'un batelier, Que je n'entende plus le chant du batelier, La voix chante toujours à en râle-mourir ». C'est un éloge indirect du Mythe, de la Légende, de la Poésie, reliés par la force magique du mot créateur d'univers.

La troisième strophe plonge le lecteur en pleine hallucination. Le prédicat *ivre* déterminant le *Rhin* produit un transfert de qualité de l'Anthropos au Cosmos. Le poète suggère par cette confusion volontaire l'état d'ivresse du moi, état qui produit une perception déformée de la réalité environnante. L'ivresse atteint des dimensions cosmiques, le vin reçoit des pouvoirs magiques. Les vignes qui *se mirent* dans l'eau ont pour effet l'enivrement du fleuve. Par cette métonymie de la cause les vignes et le vin s'identifient, le Rhin lui-même oscillant entre le statut d'objet animé et celui de récipient cosmique pour cette eau-vin.

Le tableau semble être plus lumineux avec « l'or des nuits » qui se reflète dans les eaux du fleuve. Les « sept femmes » mêmes sont devenues des *fées*, image féerique, renforcée par le pouvoir magique qui leur est attribué : elles « incantent l'été ». Pourtant le frisson d'effroi est toujours là, présent à travers le rappel des *cheveux verts*, ce signe de l'étrangeté angoissante des personnages évoqués, et les suggestions dysphoriques offertes par les formes verbales *tombe* et *en tremblant*. La mort y apparaît pour la première et dernière fois, exprimée verbalement dans l'expression « à en râle-mourir », associée à la voix du batelier, mais signifiant beaucoup plus, laissant faire surface, de manière indirecte, il est vrai, cette idée qui sous-tend le poème entier.

Aussi lire le dernier vers du poème en clé humoristique<sup>1</sup> nous semble-t-il au moins hasardeux. Mis en évidence par sa position typographique, ce vers isolé réunit autour du terme *éclat* deux sens contradictoires, accentuant l'état de confusion qui règne dans le poème. Le vers joue sur la polysémie du terme *éclat* : 1. fragment provenant d'un corps dur ; ex. éclat de verre ; 2. bruit ou son vif et soudain ; ex. éclat de voix, éclat de rire.

« Mon verre s'est brisé » renvoie aux éclats de verre, en opposition avec l'« éclat de rire ». Le verre se brise soit parce qu'il tombe par terre, soit qu'il y est jeté, soit que la main qui le tient le serre trop fort. Or rien

---

<sup>1</sup> cf. Renaud, Ph. *Lecture d'Apollinaire*, Lausanne, L'Age d'homme, 1969

dans le vers n'implique l'idée d'une chute accidentelle, ni une action volontaire, la voix réfléchie du verbe – *s'est brisé* – orientant l'interprétation vers la troisième variante. Serrer trop fort est plutôt un geste inconscient, signe d'une émotion quelconque. Ce verre qui se brise signifie la tension extrême du moi poétique, incapable de contenir son effroi, mêlé à la tentation de se laisser séduire par ces filles mortelles, comme semble l'indiquer l'ensemble du texte. L'explosion du verre qui se casse ressemble au bruit produit par un éclat de rire. Il est bien évident qu'au point de vue de la production textuelle l'expression « éclat de rire » est générée par l'idée implicite d'éclats de verre. Rien de gai ou de rassurant dans ce rire nerveux qui ne fait que souligner, par son éclat mal à-propos, l'état d'angoisse du moi poétique.

Le poème s'inscrit parfaitement dans ce que Gabriel Pârvan a défini, avec une formule heureuse, comme « poétique de l'aventure et de l'ébriété lyrique »<sup>1</sup>, se rapportant au poème qui clôt le recueil *Alcools – Vendémiaire*, mais également valable pour le cycle entier des *Rhénanes* et pour la *Nuit* en particulier.

Apollinaire construit son texte, comme nous l'avons mentionné, en se servant des légendes germaniques, sans se rapporter précisément à aucune d'entre elles ; il en recrée le cadre fantastique et en emprunte les personnages féminins sous leur forme générique, non particularisée. Les poètes romantiques allemands semblent y avoir laissé leurs traces aussi. Il s'agit d'un intertexte flou, diffus, présent cependant dans la structure même du poème. D'autres suggestions intertextuelles, tout aussi diffuses, sont liées à l'image des fleuves de l'enfer et de leurs figures mythiques de premier ou de second degré, c'est-à-dire renvoyant à la source mythique première – la mythologie grecque, ou à des hypertextes qui s'en revendiquent. Le texte renferme également des thèmes et des motifs spécifiques à la poésie d'Apollinaire, s'inscrivant dans une sorte d'intra texte du recueil *Alcools* et se constituant en marques d'une poétique/poïétique qui valorise de manière moderne toute une tradition littéraire.

#### **Bibliographie**

Bégué, Cl., Lartigue, P., « *Alcool* ». *Apollinaire*, Paris, Hatier, 1986

Groupe µ, *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Paris, Seuil, 1990

Pârvan, G., *Poètes français du XXe siècle*, Pitesti, Paralela 45, 1999

Renaud, Ph., *Lecture d'Apollinaire*, Lausanne, L'Age d'homme, 1969

---

<sup>1</sup> Pârvan, G. *Poètes français du XXe siècle*, Pitesti, Paralela 45, 1999, p. 81